

BeauxArts Magazine

Novembre 2025

ÉVÉNEMENT

L'Art déco, 100 ans
et toujours
aussi fascinant !

SPÉCIAL PHOTO

- Le meilleur
des salons
- Le retour de
l'œuvre unique

FONDATION
LOUIS VUITTON

L'éblouissante
rétrospective
Richter,
génie de
la peinture

ART BASEL PARIS

Nos coups
de cœur & notre
guide de visite
au Grand Palais

Gerhard Richter
Lesende [Femme lisant], 1994



EXPOSITION | MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS
Du 22 octobre au 26 avril

Jean Dunand,
Chaise de pose en laque
Perfectionniste, Jean Dunand (1877-1942) exagère des éléments de masquer tous les joints de ses meubles, aux formes très simples, afin d'obtenir une surface unie indispensable au travail du laqueur, technique dont il avait fait sa signature. Cette pièce créée en vedette sur le stand Vallée à l'IAA Paris à l'automne. Vers 1932, bois laqué.



1925

LA DÉFLAGRATION DE L'ART DÉCO

Le musée des Arts décoratifs (MAD) célèbre avec faste le centenaire de l'Exposition internationale de 1925, consécration d'un style décoratif dont l'influence fut mondiale. Entre genèse et apothéose, purgatoire et réhabilitation, l'Art déco, porté par des créateurs de génie tels Jacques-Émile Ruhlmann, Pierre Legrain, Pierre Chareau ou Eileen Gray, fit de Paris l'épicentre du luxe. **PAR PIERRE LÉONFORTE**

Si Londres fut au milieu du XIX^e siècle à l'origine des Expositions universelles – la première s'y tint en 1851 –, Paris décrocha la timbale dès 1855 avant d'organiser celles de 1867, 1878, 1889, 1900 et 1937. Quid de l'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes de 1925 ? Elle ne fut pas universelle mais internationale, fédérant 21 nations, depuis la Belgique jusqu'au Japon, seule l'Allemagne brillant par son absence. Envisagée par les trois grandes sociétés d'arts décoratifs français – l'Union centrale des arts décoratifs (Ucad), le Salon des artistes décorateurs (SAD) et la Société d'encouragement à l'art et à l'industrie (SEAI) – dès 1911 pour se tenir en 1915, la manifestation fut repoussée pour cause de guerre, puis retardée pour divers motifs économico-politiques avant de fixer son calendrier à l'année 1925. Son propos fut alors multiple : au-delà de démontrer son effort national de reconstruction, la France ambitionnait d'affirmer son autorité créative et de conforter Paris dans son rôle de capitale du luxe.

Ouvert à près de six millions de visiteurs entre avril et octobre, piloté pour présenter les forces créatives « des arts décoratifs appliqués à l'architecture, au mobilier, à la parure, à l'art de la rue, au théâtre et aux jardins », l'événement était réservé à des œuvres « d'une inspiration nouvelle, à l'exclusion de toute copie ou pastiche du passé ». À dessin, l'élite des décorateurs, ensemble, architectes, artistes, couturiers, céramistes, joailliers, maîtres verriers, stylistes textiles et autres créateurs fut mise à contribution et son travail exposé au fil de plusieurs pavillons thématiques et nationaux. Parmi les coups d'éclat, le pavillon du Collectionneur, sommet du luxe imaginé par Jacques-Émile Ruhlmann et Pierre Patout, ou celui, radicalement différent, de l'Esprit nouveau, conçu par Le Corbusier et Pierre Jeanneret, optant pour le minimalisme. Il y eut aussi la prestigieuse Ambassade française, le pavillon tchèque dû à Josef Gočár, pilier du rondo-cubisme pragoise, le pavillon autrichien créé par le grand Josef Hoffmann ou encore celui du Tourisme réalisé par Robert Mallet-Stevens, avec ses arbres cubiques

en béton des frères Martel. Le Grand Palais, vestige flamboyant de l'Exposition de 1900, abritait quant à lui de nombreux groupes, comme ceux de la Parure avec la couture, la parfumerie et la joaillerie ou celui du Mobilier qui chapeautait 13 sections dont les arts et industries du bois, du cuir, de la céramique, du verre, des textiles, mais aussi des jouets, des instruments de musique et de la tabletterie-marquinerie, avec Gaston-Louis Vuitton pour vice-président du comité d'admission.

Le but recherché – recouvrer un prestige absolu – dépassa toutes les espérances. Redevenue capitale du monde et du goût français, Paris édictait sa loi en imposant un nouveau style, « le style moderne de 1925 » – on ne disait pas encore Art déco –, provoquant mélange de goût pour le luxe qui fera école dans le monde entier. Ce qui n'allait pas sans chiffrer artistes et critiques qui virent dans ce succès une « marque d'ostentation luxueuse, une déconnexion de la vie contemporaine », le tout dénué de programme social. Les critiques passèrent en majorité à côté des enjeux et défis de l'exposition même : rapprocher industriels et artistes « pour rompre avec l'apathie créative d'après-guerre ».

Un décor idéal pour une vie nouvelle

Malgré ces grincements de dents, l'impact esthétique fut comparable à une déflagration mondiale. En quelques mois, le style moderne entraînait dans le décor en périssant tout ce qui avait enjolivé l'architecture et la décoration depuis la fin du XIX^e siècle. En posant un décor idéal pour accompagner la vie nouvelle, l'Exposition de 1925 accoucha d'un style fondateur, celui d'une prospérité inédite. Un style de prime abord réservé à une élite par la préciosité et le brio de ses réalisations, bientôt suivi d'un accès à la modernité domestique par les masses populaires.

De fait, le style 1925 influença furieusement le graphisme publicitaire, l'imagerie de l'automobile et des transports, la parfumerie et les produits de toilette, les emballages alimentaires, le sport, les bains de mer, etc. Puisant ses racines au cœur d'influences croisées apparues avant **Suite p. 112**



**Jacques-Émile Ruhlmann,
Table Lorcía**

Conçue pour l'actrice française Gabrielle Lorcía, cette table est aujourd'hui le seul exemplaire connu de ce modèle.

Vers 1930, pièce unique, loupe d'amboine sur bâti de chêne, 75 x 150 x 76 cm.



**Pierre Chareau,
Appliques lumineuses**

Il y a du cubisme dans ces élégantes appliques, signées du grand Pierre Chareau (1883-1950), qui refusait de faire du «vieux neuf» et qui créa la plupart de ses meubles iconiques en moins de dix ans.

1925, albâtre, fer forgé, 40 x 7 x 14 cm.



Pierre Chareau, Bureau

Référence de l'Art déco, ce bureau à pans coupés créé pour le pavillon de l'Ambassade française était disposé dans une pièce circulaire aux parois revêtues de bois de palmier.

1925, placage de palissandre sur acajou et chêne, poignées en acier, 76 x 140 x 77 cm.



André Groult, Chiffonnier anthropomorphe

Contempteur de l'Art nouveau, André Groult (1884-1966) fut invité en 1925 à décorer la chambre de Madame dans le pavillon de l'Ambassade française. Il livra un mobilier tout en galuchat, dont ce très étonnant chiffonnier à la silhouette anthropomorphe.

1925, acajou grainé de galuchat, ivoire et charnières argentées, 150 x 77 x 32 cm.



Jean Dunand, Vase

Formé à la dinanderie, Jean Dunand magnifia les arts du métal, qu'il n'hésitait pas à laquer...

1925, métal laqué, h. 15,5 cm.

et après la Première Guerre mondiale – XVIII^e siècle, antique, Japon, cubisme, futurisme, Ballets russes... –, le mouvement constitua une forme d'avant-garde protéiforme qui hissa la France au sommet du goût. Cet élan fut porté par des talents de la trempe de Jacques-Émile Ruhlmann, Eugène Printz, Jules Leleu, Pierre Legrain, André Groult, Jean Dunand et tant d'autres. Leurs meubles, décors et accessoires étaient réalisés dans des essences précieuses – sycomore, palissandre, acajou, loupe d'amboine, ébène de Macassar – incrustées d'ivoire ou de nacre, avec la laque, le parchemin ou le galuchat pour habillage, et le chrome pour enjoliveur.

Au sommet puis ringardisé

En dépit de son élitisme, le style 1925 fut ensuite passé au tamis de plusieurs entreprises de décoration ayant pour clientèle une bourgeoisie pour qui la modernité était soudainement devenue un marqueur de réussite sociale. C'est à elle que s'adressaient les grands magasins parisiens avec leurs fameux ateliers d'art, pour la plupart présents à l'Exposition de 1925, installés aux quatre coins de l'esplanade des Invalides. Ainsi du Louvre avec Studium, du Printemps avec Primavera, des Galeries Lafayette avec La Maîtrise et du Bon Marché avec Pomone, qui visaient une clientèle

Biches, paons, dauphins, silhouettes de danseuses, labyrinthes infinis... Une panoplie de motifs entre abstraction pure et figuratif ultra stylisé

d'hommes et de femmes vêtus à la dernière mode, circulant en auto, voyageant sur les paquebots... Symbole de la modernité, de la vitesse, de la performance, le style 1925 fut également nourri par le travail d'Eileen Gray, de Jean-Michel Frank et de Pierre Chareau, artificiers d'un radicalisme qui fait encore autorité de nos jours. Jusqu'à 1937, date de l'ultime Exposition universelle de Paris, dédiée aux arts et techniques de la vie moderne, tout était de style 1925. Les Bugatti et les voitures de l'Orient-Express, les transatlantiques *Ile-de-France* et *Normandie*, les services en argent Puiforcat et les ménagères Christofle, la Coupole et le restaurant Prunier... Bestiaire peuplé de biches, de gazelles,

de paons, de dauphins, silhouettes de danseuses, labyrinthes infinis, couleurs tranchées, noirs souverains, rigorismes somptueux : la table des matières et motifs passait avec la même insolence de l'abstraction pure au figuratif ultra stylisé.

Porteur d'un glamour inédit notamment diffusé par le cinéma, vite confondu avec le jazz, le charleston, la *Revue nègre* de Joséphine Baker, placardé sur les murs avec les affiches signées Cassandre, Carlu ou Colin, flaconné par Lalique pour les parfumeurs Coty ou D'Orsay, parfois qualifié de style «paquebot», le style 1925 fut aussi très vite défini comme un genre hédoniste dont la force fut d'avoir surmonté la crise de 1929, et la faiblesse d'avoir bercé une époque que tout le monde s'appliquera à oublier après 1945. Ses trésors prirent alors la poussière dans les greniers jusqu'à ce qu'un beau jour de 1966, l'Ucad (l'ancêtre du MAD) organise l'exposition «Les années "25" – Art déco. Bauhaus. Stijl. Esprit nouveau», sous la houlette d'Yvonne Brunhammer et François Mathey. L'Art déco quittait le purgatoire pour être à nouveau porté au pinacle. ■



Jacques-Émile Ruhlmann, Psyché trois faces sabot

Toute l'inventivité du grand gagnant de l'Exposition de 1925 avec ce miroir trois faces qui s'impose dans l'espace. À découvrir à la galerie Guelfucci [lire p. 114].

Vers 1925, placage d'ébène de bois de violette et bronze, 198 x 74 x 48 cm.

Une mine d'or pour les rééditions

Dès lors qu'il fut relabélisé et remis à la mode entre 1966 et 1975, l'Art déco ne se contenta pas d'être exhumé des limbes du style. Il fut aussi abondamment copié et contrefait. La faute à un marché soudain emballé par des prix et cotes inouïs adoués par des collectionneurs comme Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, mais aussi Hélène Rochas, surnommée «la prêtresse du 1925». Les meubles de Ruhlmann, Legrain, Leleu, Mallet-Stevens, André Arbus ou Paul Dupré-Lafon furent parmi les plus recherchés. De grands marchands (Florence Camard, Cheska et Bob Vallois, Félix Marilhac, Anne-Sophie Duval, Jacques Lacoste, Laurent Guelfucci ou le jeune Maxime Flatry) s'en firent une spécialité.

Mais les pièces sont ultra rares et, désormais, les rééditions deviennent possibles. Ruhlmann (mort en 1933), tombé dans le domaine public, est aujourd'hui reproduit par l'ébéniste

Craman-Lagarde qui évolue dans le giron des Manufactures Emblem (Taillardat, Émaux de Longwy...). À la tête de cet ensemble, Martin Pietri, descendant d'une lignée d'ébénistes remontant au fameux Georges Jacob, a élaboré un riche catalogue où figurent notamment les célèbres cabinets *État rectangle* en bois de violette ou loupe d'amboine [ill. p. 113]. En 2018, Alexia Leleu, arrière-petite-fille de Jules Leleu (disparu en 1961), fait revivre Maison Leleu. Forte d'une archive foisonnante, elle peaufine la recreation de nombreuses pièces réalisées par des ateliers français, en respectant scrupuleusement leur dessin originel. Dès 1978, Andrée Putman fonde Ecart International et relance la production de plusieurs sièges et luminaires, dont la chaise en métal attribuée à Mallet-Stevens. Ecart a depuis changé plusieurs fois de propriétaire jusqu'à son très récent rachat par l'architecte-décorateur Pierre Yovanovitch, lequel procède à la réédition de nombreuses références Art déco créées par le grand décorateur Jean-Michel Frank : fauteuils, tabourets, tables gigognes, buffets, bureaux... Également en catalogue, Eileen Gray, Michel Dufet, Pierre Chareau. Justement, Chareau : au début des années 1980, Maxime Defert, fondateur de la galerie MCDE, œuvrait à la réédition du travail de cet architecte célèbre pour sa Maison de verre, décédé en 1950 aux États-Unis. Ce répertoire composé de mobilier et de luminaires en albâtre, aujourd'hui ciselé par son épouse Dominique Delavaine et son fils Pierre-Emmanuel Risch, comprend les fameuses lampes *Religieuse* et les bureaux à pans coupés.



Eileen Gray, Transat

Conçu en 1927, sycamore laqué et peau de vache, cuir ou tissu, 79 x 49 x 108 cm.

Un foisonnant centenaire

■ MOBILIER, BIJOUX, OBJETS D'ART...

«1925-2025 – Cent ans d'Art déco»

du 22 octobre au 26 avril • musée des Arts décoratifs (MAD) • 107, rue de Rivoli • Paris 1^{er} • madparis.fr

Catalogue sous la dir. de Bénédicte Gady éd. du musée des Arts décoratifs • 288 p. • 49 €

Célébrant le centenaire de l'Exposition internationale de 1925 quasiment soixante ans après avoir organisé l'exposition «Les années "25" – Art déco. Bauhaus. Stijl. Esprit nouveau», le MAD remet cette date fondatrice en rétro-perspective, mobilisant tous les métiers, disciplines et trésors du musée. Placé sous le commissariat de Béatrice Gady, nouvelle directrice des lieux, et Anne Monier Vanryb, l'événement est notamment soutenu par la maison Cartier et la marque Orient-Express. C'est ce train, symbole absolu des Années folles, qui stationne sous la nef en dévoilant une cabine historique «extraite» de l'*Étoile du Nord* décorée par René Prou et les maquettes échelle 1 du futur nouvel Orient-Express, décoré par Maxime d'Angeac et qui prendra les rails en 2027. Cartier oblige, la joaillerie est ici sur un piédestal. Diamants, platine, saphirs : les années 1920 et 1930 furent une ère de faste inouï pour tous les joailliers de la place parisienne, de Boucheron à Van Cleef & Arpels, via Raymond Templier, aujourd'hui oublié. En scène et sous les feux, la couture, l'affiche, les objets d'art et le mobilier avec des signatures superlatives du calibre de Ruhlmann, Leleu, Iribé, Legrain, Dunand, Mallet-Stevens, Mère, Groult et bien évidemment Gray. Presque tous furent mécénés alors par le célèbre couturier Jacques Doucet, grand collectionneur ici remis en lumière.

■ À VOIR

«Paris 1925 – L'Art déco et ses architectes»

du 22 octobre au 29 mars • Cité de l'architecture et du patrimoine 1, place du Trocadéro et du 11 novembre • Paris 16^e • 01 58 51 52 00 citedelarchitecture.fr

Tout aussi passionnant, le volet architecture de cette célébration du centenaire de l'Exposition de 1925, où furent créés d'incroyables pavillons sous la direction de Charles Plumet, et qui révéla le talent de quelques audacieux, Le Corbusier, Auguste Perret, Henri Sauvage et Robert Mallet-Stevens... Cerise sur le gâteau, une reconstitution immersive notamment grâce à une maquette virtuelle.

Salon Les Nouveaux Ensembliers

jusqu'au 2 novembre • Mobilier national • 42, avenue des Gobelins Paris 13^e • mobiliernational.culture.gouv.fr

Rive gauche, comme en écho à cet anniversaire, le Mobilier national lance sa première édition du salon Les Nouveaux Ensembliers, avec pour thème «L'ambassade de demain». Pour cet exercice, dix designers ont envisagé le proche futur d'une diplomatie de l'excellence. De Valence à Nancy, d'autres expositions autour de l'Art déco sont également programmées pour ce vibrant centenaire.

«Ruhlmann» jusqu'au 22 novembre • galerie Guelfucci 229, boulevard Saint-Germain • Paris 7^e • guelfucci.com

Basée à Berlin, la galerie se transporte ici pour dévoiler une très rare sélection de 50 meubles de Ruhlmann sur les 87 de sa collection (mobilier, luminaires, tapis et tapisseries, objets). L'enseigne détient aussi des documents d'archives inédits (bleus d'atelier, photographies, carnets à dessin, cartons de modèles de tapisseries, correspondance personnelle...). Parmi les pièces phares de cette exposition de qualité muséale, l'exemplaire unique connu à ce jour de la table *Larcia* (vers 1930).

■ À LIRE

Art déco – Le grand livre

de Jacques Seray • éd. AAM 400 p. • 55 €

Le nouveau (épais) livre de référence sur ce mouvement pléthorique, préfacé par le grand spécialiste Emmanuel Bréon.

Cheska et Bob Vallois – 50 ans de passion Art déco

coéd. Courtes et Longues / Vallois • 422 p. • 100 €

parution le 7 novembre

Ils ont magnétisé récemment le salon FAB Paris avec leur stand réunissant des pièces exceptionnelles. Expérience à prolonger avec ce livre des merveilles, fruit de cinquante ans d'engagement et de découvertes.

* Hors-série

Beaux Arts Éditions • 68 p. • 13 €



Expos, adresses, visites... Tout sur le mouvement Art déco qui fête ses 100 ans dans un **dossier spécial sur BeauxArts.com**